

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Tout ce qui compose la toilette intime est d'une recherche inouïe qui laisse bien loin en arrière les trousseaux de nos mères. Pour les chemises, la batiste remplace la toile de Hollande, la fine percale, le solide madapolam, et le surah est venu apporter sa soyeuse souplesse dans la façon des chemises de jour et de nuit. Mais pour que ces dernières ne soient pas d'une élégance douteuse, il les faut en surah crème ou blanc, ainsi que le pantalon et le cache-corset.

Des formes variées et jolies, mais souvent incommodes, remplacent les formes pratiques : c'est un plastron si ajusté que l'on se demande quelle sylphide l'habitera; c'est la forme princesse avec un décolleté carré tout orné d'entre-deux et de dentelle; c'est un empiècement en cœur composé de broderie et de valenciennes; c'est une façon à goussets plissés ayant la forme d'éventail, avec des points de fantaisie, des ruches de fine dentelle, une engrelure et de mignons rubans pour coulisse. Pour parachever cette élégance extrême, l'ourlet est fait de points à jours et souvent rehaussé d'une dentelle. Nous ne parlons pas des manches, il y en a si peu! le plus souvent c'est une dentelle qui garnit l'entourure. La toilette de dessous : chemise, pantalon et cache-corset, est assortie comme étoffe et garniture; et si, lorsque cette toilette est en surah, le jupon est pa-



Costume en cachemire et satin noir, pour jeune fille. — Costume en cachemire bleu électrique, pour jeune femme.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

reil, l'ensemble sera d'un luxe irréprochable et d'une élégance correcte.

Les jupons en satin et en surah, les seconds surtout, exigent de nombreuses garnitures qui, par leur vo-



lume, permettent de supprimer les jupons de linge.

Voici la description d'un jupon en surah — ne dirait-on pas que nous parlons d'un costume de soirée? — Le surah est d'un bleu pâle ancien. Une balayeuse plissée en mousseline est coupée d'entre-deux et bordée d'une haute valenciennes anglaise; elle soutient le bas du jupon qui reçoit trois plissés en surah, montés avec le même passepoil; sur ces plissés joue un autre plissé de vingt centimètres de hauteur, orné de deux entre-deux posés à jours et d'une valenciennes; puis, au tiers de ce plissé, descend un autre volant froncé en surah, garni de valenciennes; toute cette garniture s'arrête au tablier du jupon. Au-dessus une coulisse resserre l'ampleur qui forme pouf et des coques et des pans en ruban de satin sont piqués dessous. Nous avons vu le même modèle en surah brique et dentelle noire.

Quant au jupon de percale, qui a un autre luxe, celui de la broderie, il n'est ni moins cher ni moins élégant. Une fine percale ou encore un fin brillanté; au bas un petit volant brodé rehaussé d'une dentelle de Mirecourt; le devant, sur une hauteur de cinquante centimètres, est coupé d'entre-deux brodés, alternés avec d'étroites bandes plissées, le tout posé verticalement, et sur les lés de derrière cinq volants brodés, soutenus par des volants en percale, qui ne doivent pas les dépasser; une ou deux coulisses étagées avec des nœuds en faille ou en ruban de satin blanc. On fait aussi le jupon qui se met avant la tournure en surah, en percale ou en nanzouck; il est relativement simple, sans volants, ce qui n'empêche pas qu'il soit élégant. Le bord est festonné avec une dentelle posée à plat et le bas brodé d'un jeté de fleurs, d'une guirlande ou d'une belle broderie anglaise; on le coupe encore d'entre-deux brodés, on le festonne de grandes écailles dans lesquelles se brodent des roues à jours; ce jupon remplace celui en piqué ou en flanelle. Le cache-corset en batiste se brode au contour, d'une fine guirlande et se garnit d'une petite valenciennes; celui en surah reçoit un entre-deux et une haute dentelle. Tous ces objets sont chiffrés d'initiales enlacées de

petite dimension, on supprime couronne et armoiries. Le pantalon-jarretière, comme le classique pantalon, participe à toute cette recherche et les ornements correspondent à ceux de la chemise et du jupon de dessous.

La chemise de nuit prend la forme princesse, mais en ce moment on semble préférer la robe de nuit. Celle-ci se fronce généralement à l'encolure par plusieurs rangs de ganse, se garnit en profusion de dentelle de fantaisie et de nœuds en étroit ruban de satin; le bas de la manche se fronce de même et la manchette de dentelle retombe sur la main. Elle s'orne encore de bouillonnés avec transparent de couleur tendre, et la jupe doit recevoir une garniture analogue. On emploie le surah, la percale blanche ou à fleurettes roses et bleues; cette dernière oblige à une garniture pareille, faite de petits volants festonnés en coton de couleur assortie; c'est la robe de nuit simple. Le fichu de nuit est en surah blanc, on l'encadre d'un plissé de dentelle; on le fait aussi en mousseline avec des coins brodés au point de chaînette et le contour festonné.

Les nombreuses imitations de dentelle ont fait naître cette surabondance de garnitures à effet qui couvrent les jupons comme les costumes; est-ce de l'élégance réelle? Nous savons que la quantité employée sauve la qualité, ce qui ne nous empêche pas d'être un peu de l'avis de cette aimable grand'mère, disant à ses petites-filles qui lui détaillaient le nombre de mètres entrés dans la garniture d'un costume : « Fillettes, toutes vos fanfreluches, vos chiffons et vos dentelles imitées, c'est du faux luxe, c'est de la fausse élégance. »

Un joli luxe, c'est celui du bas de soie uni ou à jours, ou à coins brodés. Le bas de soie noir se porte couramment avec la botte comme avec le soulier; le bas de couleur en toilette d'intérieur ou de soirée, avec le soulier découvert en satin ou en fin chevreau glacé, le bas légèrement teinté en toilette de bal. Quant au bas de soie blanc, il est réservé à la toilette de mariée.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 61 et 63).

Costume en cachemire et satin noir. — Jupe composée de bandes en cachemire et en satin; celles de cachemire, plus larges, sont plissées de quatre plis couchés, celles en satin de deux plis seulement. Une draperie-tunique est bordée de satin, et le relevé de côté piqué d'un flot de longues coques en ruban de satin; un pouf modéré. Corsage à petite basque formant pointe, se ferme sur un plastron en velours, par quatre pattes échelonnées. Col montant en velours, parement assorti à la manche ronde.

Costume en cachemire bleu électrique. — Jupe en cachemire, finement plissée de plis couchés avec une tunique qui forme panneaux sur les côtés; ces panneaux s'enfuient vers le pouf, se mêlent au relevé et le côté opposé, dans le haut, forme quatre plis étagés et réguliers. Corsage à basque échancrée sur la hanche, orné de trois rangs de

boutons en métal blanc, dans le bas une grappe de ces mêmes boutons. La partie de la jupe découverte par l'échancrure de la basque, est piquée d'un flot de ruban; à la manche un parement échancré. Trois rangs de piqure au contour de la tunique.

Robe en surah grenat et broché grenat, maïs et bronze. — Jupe en taffetas garnie d'un plissé devant et de deux aux lés de derrière. Le tablier est en broché, avec soufflets plissés grenat au milieu et de côté; la traîne en surah, joliment relevée, a un pouf en broché qui tient à la pointe du corsage et sous lequel disparaissent les plis qui relèvent la draperie du tablier, draperie qui est en surah grenat. Le corsage à pointe avec un plastron en broché, cerné d'un ornement plissé en surah. A la manche ronde poignet en broché, coupé d'une draperie en surah.



4404

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot. 2.

Coiffures de M^{me} HUBLER 30, r. de Vichy. Toiles en foulard de la COMPAGNIE DES INDES. 34, B^{te} Hausmann.

Eventails de la M^{me} KEES 28, r. du 4 Septembre. Chaussures de la M^{me} KAHN-POIVRET, 61, r. Montorgueil.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4404

Robe de bal en gaze et satin blanc.

Jupe en satin, couverte de volants de gaze; celui du bas est en satin; les paniers, le poul et les longs pans de côté sont en satin. Une traine en narcisses avec feuillage d'argent coupe diagonalement le tablier; une traine plus courte sur le relevé du panier, et autour du décolleté, une frange de boutons et d'herbe en argent; au-dessus une chemisette draée. Mêmes fleurs dans les cheveux. — Bas de soie et souliers en satin blanc. — Gants de chevreau blancs.

Costume de dîner.

Jupe en taffetas, couverte par huit volants de satin rosé, montés à plis creux. Au bord de chaque volant on pose une



rayure du foulard que l'on met horizontalement. La draperie-tablier, en foulard avec des rayures perpendiculaires, se relève très haut et régulièrement des côtés; l'envers, doublé de rose, se rabat de côté et dessus en genre revers. Le poul est fait de grosses coques chiffonnées en foulard et en satin. Corage à longue pointe; les rayures du dos disposées en V. Un décolleté carré avec un col à revers en satin rose et une manche arrêtée au coude avec un revers rose, rabattu au bord supérieur; cette partie rabattue montre une rayure de foulard. Collerette et sous-manche plissées. — Bas de soie rose. — Souliers grenat. — Dans les cheveux peigne à boules dorées. — Gants de Suède crème.

Robe en surah grenat et broché grenat, mais et bronze, de madame Hubler.

CHRONIQUE

De la prépondérance française (en matière de cuisine). — Un « grand mariage » à Paris. — L'école des femmes... des ministres.



N somme, nous n'avons pas eu d'hiver et nous voici, sans trop nous en apercevoir, au seuil du printemps, presque à la moitié du carême.

On peut dire également, d'ailleurs, que nous n'avons pas beaucoup de carême, car, à partir du mercredi des Cendres, les vitrines des magasins ont commencé à regorger de terrines de foies gras et de volailles truffées. Or, à moins de supposer que tous ces produits intéressants se fabriquent pour l'exportation, il faut admettre que

le carême est l'époque de l'année où l'on mange le plus et le mieux.

Ah! l'on peut toujours être fier d'être Français... lorsqu'il s'agit de cuisine. Longtemps encore — espérons-le, du moins — on dira, pour exprimer le *nec plus ultra* de la perfection : un cuisinier français, un cocher anglais, un ténor italien.

« Aujourd'hui, me disait, il y a déjà longtemps, un ministre qui est un de ceux dont M. Claretie s'est servi pour son livre, et duquel Marais a presque copié la tête dans son rôle, aujourd'hui je ne connais plus que deux carrières : celle de Vatel et celle de Félix Potin. »

Il faut entendre le comte de C***, gourmand comme

un Angevin qu'il est, spirituel comme un Bourguignon qu'il mériterait d'être, raconter l'enlèvement, exécuté par lui au profit d'un banquier fameux, de l'artiste incomparable qui inventa le riz à l'Impératrice. L'enlèvement d'Hélène fit jadis tuer plus de monde; je n'affirmerais pas qu'il coûta aussi cher. Moins heureux que le rival de Paris, le Ménélas parisien qui se nommait, je crois, le duc de Cambacérès, ne retrouva jamais ce qu'on lui avait pris. Le cuisinier, fatale destinée! mourut d'un cancer à l'estomac. Cela ne rappelle-t-il pas le moine Bacon tué par l'explosion de la poudre?

Non loin de chez moi, à la campagne, une coquette villa fait briller au soleil — je ne dis pas cela pour cette année — son toit d'ardoise aux mansardes élégantes. Durant de longs mois, la demeure est fermée, puis, un beau matin, les fenêtres s'ouvrent et l'on aperçoit, à travers la grille, un homme grave et une femme aux ajustements bizarres, jetant des croûtes aux poissons rouges du bassin.

Cet homme est le cuisinier de l'empereur Guillaume, un Français; cette femme est la sienne, une Allemande.

L'habitation est fort simple. Un salon aux proportions modestes rappelle le parloir d'une maison anglaise. La salle à manger est tapissée de photographies représentant les œuvres principales du propriétaire du logis : je veux dire les pièces montées grandioses, les plats gigantesques exécutés pour les buffets des bals de la cour; des buffets destinés à être assiégés par des Allemands ! On est étonné des petites dimensions de la cuisine, mais, soudain, le Maître pousse une porte et l'on pénètre dans une pièce immense, une cuisine encore, mais où l'on ne cuisinera jamais. C'est la copie exacte de la *Küchen* de Berlin; il n'y manque ni un fourneau, ni un tournebroche, ni une casserole, ni un moule. C'est un spectacle curieux. Zola en tirerait quatre-vingts pages. On est ébloui par ces cuivres, ému par ces robinets, intimidé par ces broches qu'un long ennui semble amincir encore, comme de vieilles filles attendant un mari.

Dans une sorte de bibliothèque, des volumes s'étaient : la collection des menus impériaux.

« Et toujours écrits en français, comme vous voyez, madame », me disait le chef de Guillaume, resté patriote malgré tout.

Allons, à défaut d'autre revanche !...

Un « grand mariage » auquel j'assistais l'autre jour à la Madeleine, celui du petit-fils du duc d'Avaray avec mademoiselle de Mercy-Argenteau, m'inspirait des réflexions amusantes sur la manie de tout simplifier qui devient, de plus en plus, l'un des traits caractéristiques du monde parisien à notre époque.

En province, où il y a encore ce qu'on y appelle des devoirs de société, un mariage en est un au premier chef. La messe des jeunes époux, principalement, est une cérémonie importante, souvent une imposante réunion. Beaucoup d'hommes s'y rendent en habit et cravate blanche. Quant aux femmes, elles se croient presque obligées, par la politesse, à paraître avec une toilette neuve, ou tout au moins avec un

chapeau sorti, pour ce jour-là, des doigts d'une bonne faiseuse. C'est une matinée bouleversée dans toute la maison. Dès l'aube, le cocher lave, nettoie, astique; la cuisinière est dans tous ses états parce que l'heure du déjeuner est avancée. Monsieur circule en bottines vernies, rasé de près, n'ayant qu'un veston à retirer pour être beau comme un astre. Madame est aux prises avec sa femme de chambre qui se passera de déjeuner pour aller voir « la noce ».

« Vous serez en retard, ma chère ! avertit le mari à travers la porte. Nous serons mal placés, et vous n'entendrez pas le discours de monseigneur. »

Au mariage d'Avaray — première simplification — au lieu de s'arrêter devant le grand perron où le tapis attendait, déroulé jusqu'à la dernière marche, la longue traîne de satin blanc, les voitures tournent à gauche. Tandis que les curieux se morfondent, la belle mariée gagne l'église par le petit escalier, ramassant ses jupes comme elle peut, ni plus ni moins que si elle était la fille d'un emballeur du quartier.

Ce qui est amusant, c'est de penser que, désormais, le *grand chic* sera de passer par la petite porte. On laissera le grand perron, le tapis, les suisses aux filles de maçons enrichis. Ainsi s'établissent les modes.

Quant aux porte-hallebarde, ils n'y perdront rien, bien entendu. Point de suisse, mais de l'argent tout de même. Encore un proverbe à changer pour ce pauvre Molière, s'il revenait de ce monde.

Il est midi et quart et, tandis que la messe commence devant beaucoup de chaises vides, les amis des deux familles déjeunent tranquillement. Ces dames ont demandé leur voiture une heure plus tôt, voilà tout. A une heure et quart, une heure vingt, on commence à arriver. Justement les mariés se lèvent de leurs prié-Dieu et gagnent la sacristie. Sont-ils mariés ? c'est plus que probable; ils ont déjà l'air si ennuyés ! On les suit de confiance, après un beau salut devant l'autel. On arrive en masse; la sacristie est trop petite. Beaucoup de femmes — et les plus dans le mouvement — en robe de laine comme pour aller chez le dentiste. Les hommes en jaquette noire, le chapeau porté comme une bannière au sommet de la canne; il faut être à deux heures au Tattersall. On se bouscule, on approche, on allonge le bras, on parvient à se toucher le bout des doigts, on marmotte un compliment, on fait demi-tour, on atteint la sortie. Ouf ! il est une heure vingt-cinq.

Voilà ce qui s'appelle « un grand mariage » à Paris, en l'an de grâce 1883.

Avez-vous lu *Monsieur le Ministre*, chères provinciales à qui le Sacrement donne le droit de lire des romans ?

Si vous ne l'avez pas lu, lisez-le, mais ne regrettez point de ne pas voir la pièce du Gymnase.

Aujourd'hui, comme je l'entendais dire l'autre jour à l'éditeur Ollendorff, le public veut qu'un roman soit « un fouillis ». Il faut le promener en cent lieux divers, à travers l'innocence des champs, la corruption de Paris; lui faire entendre le patois de la province, le pur avent du foyer de la *Comédie-Française*; lui mettre sous le nez le balayeur des rues — avec son balai; lui

montrer des duchesses — en peignoir. Cela se peut dans un livre qui est une chose élastique; cent pages de plus, ce n'est pas une affaire, et l'on se rattrape sur l'épaisseur du papier.

Mais — du moins jusqu'à nouvel ordre — il faut qu'une pièce commencée à huit heures soit finie à minuit et ne dépasse pas cinq actes. Or j'ai calculé qu'il en faudrait huit pour mettre, dans son entier, *Monsieur le Ministre* à la scène. Alors on a coupé, coupé, coupé et, dame! on s'en aperçoit!

Ce qui fait le grand succès de cette pièce c'est qu'elle prétend montrer au public ce que c'est que la vie intime d'un ministre. A cette époque où tout le monde peut l'être un jour, il est presque prudent d'aller prendre une leçon de portefeuille. Pour huit francs, ce n'est pas trop cher, et l'on est bien vite rentré dans son argent. J'imagine que bon nombre de gens disent à leurs femmes, en sortant de là:

« Tu vois, ma bonne amie, ce n'est pas plus difficile que ça. »

Le fait est que, d'après M. Claretie, cela paraît d'un simple et surtout d'un agréable!

Seulement, chères futures ministresses, je dois vous dire qu'on exagère beaucoup, et, malheureusement pour moi, je m'y connais un peu. Vous croyez peut-être qu'une fois installées place Beauveau, vous pourrez entrer à votre guise dans le cabinet de votre mari et y faire la causette avec vos amies, comme cette charmante petite madame Vaudrey? Vous croyez que vous y trouverez un secrétaire général qui fera des mots spirituels, comme Landrol; des huissiers qui vous salueront jusqu'à terre, en vous présentant une carte sur un plateau? Ah bien, oui!

Si vous entriez dans ce sanctuaire, vous y trouveriez

un tas de messieurs à grandes barbes que vous dérangeriez beaucoup, ou plutôt que vous ne dérangeriez pas, car ils vous regarderaient à peine. Vous auriez un secrétaire général (ce titre n'existe même pas, mais passons) qui serait fort ennuyeux et très peu homme du monde. Les huissiers, raides comme des piquets, muets comme des statues, vous feraient une peur affreuse. Ah! il me fait joliment rire le personnage obséquieux et bavard qui porte la chaîne d'argent au Gymnase! Il en est de même pour tout le reste. Rien de vrai, pas même l'uniforme du préfet dont l'écharpe n'est pas d'ordonnance.

Et les toilettes de ces dames? si vous croyez, pauvres petites, que vous aurez dans vos salons des costumes sortant de chez Rodrigues!

Quant à vous, future Excellence (le titre est supprimé, mais je veux bien vous le donner tout de même), je vois bien ce qui vous charme dans tout cet étalage, et c'est fort vilain de votre part. Mais croyez-vous bonnement que tous les peintres en quête de commandes ont des nièces comme Marianne? Ceux-là, s'il en existe, ne se soucieront guère de vous et de vos faveurs ministérielles. Ce n'est pas vous qui ramasserez les perles tombées — exprès — de l'oreille de leur jeune parente.

Et si c'était vous, si cette perle changée en rivière entraînait vos pauvres économies d'avocat; si, pour n'être pas déshonoré aux yeux du monde et de votre femme, il vous fallait cent soixante mille francs, et que vous les demandiez à votre secrétaire, soyez sûr qu'il vous répondrait, lui pas si bête que Landrol:

« Si j'avais cent soixante mille francs, je ne serais pas ici. »

CONSTANCE.

AUX MÈRES PRÉSENTES, PASSÉES & FUTURES

O femmes, quelquefois je vous entends vous plaindre
Du sort que Dieu vous fait ici-bas; comparer
A nos tourments, à nous, ceux que vous pouvez crain-
Et vous croire le droit alors de murmurer. [dre,

Je ne conteste pas que vos peines, vos blessures,
Douce âme; mais Dieu fait bien tout ce qu'il fait :
Vos maux sont plus grands — soit! mais êtes-vous
[bien sûres
De n'avoir pas aussi le bonheur plus complet?

Avant que de pleurer, avant que de vous dire
Moins heureuses sur terre et plus tristes que nous,
Répondez : qui des deux a le premier sourire
De l'enfant nouveau-né, ce sourire si doux?

Et qui des deux aura la première parole
Du petit ange aimé? — c'est vous, c'est vous, mamans!
Ce doit être une joie immense — à rendre folle.
— Notre horizon n'a pas de tels rayonnements!...

PAUL COLLIN.

Mots contenus dans l'Énigme du 17 février : Conte, comte, compte et comptes.

Explication du Mot carré :

T A B L E
A C O U P
B O R R I
L U R O N
E P I N E

N° 1. Chapeau en paille noire, pour jeune fille.

Bord retourné appliqué d'une bande de peluche. Garniture de plumes frisées maintenue, devant, par une tète d'oiseau.

N° 2. Chapeau en paille, pour jeune fille.

Forme haute à bord recourbé; une draperie en peluche enveloppe la calotte et se chiffonne devant, dans une belle boucle qui la divise en deux coques. De côté, poulx de plumes.

N° 3. Chemise en batiste garnie de dentelle.

Le décolleté de la chemise, ramassé en fronces au milieu du devant, décrit une draperie surmontée d'une valenciennes; la manche, très coquettement drapée, se rehausse d'une dentelle; à l'épaule, un très petit nœud fourni par le ruban qui passe dans l'engrèlure posée au pied de la dentelle.



N° 4. Chemise en batiste, pour jeune femme.

Le décolleté carré reçoit une berthe rabattue, brodée au contour et garnie de dentelle. A la manche, jockey brodé, et nœud à l'épaule.

N° 8. Costume en cachemire bleu lavande, pour jeune fille (dos).
Modèle de M^{me} Vidal.

N° 6. Fichu en dentelle.

Deux rangs de

N° 11. Costume en surah et velours loutre.



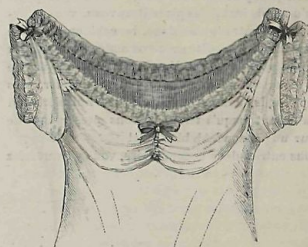
N° 6. Fichu en dentelle.

N° 1. Chapeau en paille.
De M^{me} Boucherie, 16, r. du Vieux-Colombier.N° 2. Chapeau en paille.
De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

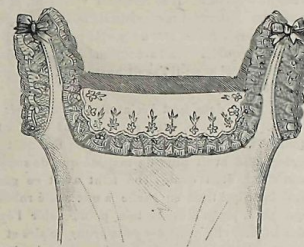
938

N° 7. Guimpe-fichu en dentelle bretonne.

MODÈLES DE CHAPEAUX



N° 3. Chemise en batiste.

N° 5. Plastron habillé pour costume de diner.
Des magasins de la Scabieuse.
10, rue de la Paix.

N° 4. Chemise à l'enfant, pour jeune femme

haute dentelle qui se prolonge en pans coquillés. Flot de velours devant.

N° 8 et 10. Costume en cachemire lavande, pour jeune fille (devant et dos).

Jupe plissée à la religieuse ornée, devant, d'une petite draperie plissée; redingote ajustée. La jupe, montée au bord de la basque, est relevée en coques. Brandebourgs étagés sur



N° 12. Costume en granité grenat, pour jeune fille.



915

N° 10. Costume en cachemire bleu lavande (face).

dentelle sont montés aux bords supérieur et inférieur d'un biais en tulle, et rabattus l'un sur l'autre, en s'écartant. De chaque côté de l'encolure sont posés deux biais en surah, rehaussés de dentelle, qui forment comme une cravate serrée dans une traverse, de laquelle s'échappent des coques et des pans en ruban.

N° 7. Guimpe-fichu en dentelle.

Une guimpe en tulle - dentelle est

le corsage; parement et ornement du dos brodés en soutache.

N° 9. Mantille en cachemire.

N° 11. Costume en velours et surah loutre.

Jupe en taffetas; tablier couvert d'un plissé en surah coupé, à dix centimètres de son bord inférieur, par un bouillon; ce bord joue sur un ornement découpé en languettes carrées, lesquelles sont dépassées par un petit plissé. La tunique Louis XV est en velours, ouverte devant et enlevée des côtés; le poulx accentué; frange chenille au bord. Corsage à basque, fermé par trois pattes sur un plastron plissé en surah, disposé en éventail. A la manche ronde parement en velours.



N° 12. Costume en granité grenat, pour jeune fille.

N° 9. Mantille en cachemire garnie de chenille, de M^{me} Vidal.
101, rue de Richelieu.

Tablier plissé devant, cerné par deux quilles droites en velours, sur le bord extérieur desquelles la jupe se fixe par de beaux boutons. Polonaise relevée en poulx avec plastron et col-revers en velours; à la manche parement assorti.



931

N° 13. Costume de jeune fille, en tartan noir et blancs.

Jupo très largement plissée, drapée d'une tunique-châlo, gracieusement poulonnée. — Corsage en cachemire noir avec bandes rapportées devant; il est serré dans une ceinture en gros grain. Col montant et parement à la manche.

N° 13. Costume de jeune fille en tartan blanc et noir.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)

VII



QUAND l'abbé eut disparu derrière un talus, Yves revint par degrés à ses préoccupations personnelles.

Attendrait-il au lendemain pour faire, accompagné de son ami, sa visite aux Fresnes, ou s'y présenterait-il aujourd'hui même ?

Il n'hésita pas longtemps. La seule pensée d'attendre le rendait nerveux, et, d'ailleurs, comment pouvait-il mieux passer sa journée ?

Il remonta chez lui, fit une de ces toilettes savantes qui, parfaitement appropriées aux circonstances, demandent une assez longue élaboration et cachent sous une simplicité apparente les combinaisons qu'elles ont coûtées; puis, se dirigeant vers les Trois-Croix, il s'engagea dans l'avenue où paissaient quelques vaches, petites de race, mais bien soignées, avec leur robe noire et blanche et leurs longues cornes gracieuses.

Une allée sablée traversait la pelouse en traçant de larges courbes; Yves la suivit et arriva devant le château, un peu ému, et s'avisant tout à coup que mademoiselle de la Fresnaye pouvait être sortie.

Ce désappointement lui fut toutefois épargné. Le vieux concierge qui répondit à son coup de sonnette toucha un timbre retentissant; un domestique en petite livrée très simple parut à cet appel, descendit rapidement le perron, et, traversant la cour sablée, bordée, le long de la maison, de plates-bandes étroites, l'invita à le suivre en lui demandant qui il aurait l'honneur d'annoncer.

Yves pénétra d'abord dans un vestibule dallé de marbre, orné de panoplies et de trophées de chasse, mais dont le plus curieux ornement était un escalier monumental, en pierres grises, avec une rampe en fer forgé d'une grande élégance. Yves ne monta point; le domestique ouvrit une porte à droite, et, l'ayant prié de s'asseoir, dit qu'il allait avertir Mademoiselle.

La pièce où se trouvait le jeune homme était un immense salon, éclairé par quatre fenêtres donnant sur la cour. La vue, limitée par la ligne sinueuse de l'avenue, trouvait cependant à s'étendre sur la pelouse et les masses de bois dont elle était encadrée.

Le plafond, très élevé, était sillonné de poutres en vieux chêne, dont le ton sombre était relevé de filets d'or bruni. Des tapisseries représentant des scènes de chasse couvraient les murailles, et de lourds rideaux de velours brun pendaient aux fenêtres, relevés de cordelières et de franges en soie jaune. Contre les murs étaient rangés des meubles anciens de la plus

grande beauté : crédences et dressoirs, fauteuils couverts en tapisserie et escabeaux en bois doré ou en chêne noirci. Un tapis de Perse au tissu épais, aux nuances adoucies, couvrait le parquet, et çà et là se trouvaient rassemblés des meubles d'usage plus commodes, plus modernes et aussi plus aisés à transporter : près d'une fenêtre, un petit bureau en Boule, chargé de papier à lettres; dans une autre embrasure, une table à ouvrage et un panier rempli de laines emmêlées; puis c'étaient un échiquier, une étagère chargée de vieux Saxe, et enfin une quantité de sièges confortables de toutes les formes, recouverts de satin, de velours, de brocart.

Yves avait à peine eu le temps de remarquer tout cet ensemble, et son regard venait de tomber sur un piano à queue placé dans un angle, lorsque le bruit d'une porte qui s'ouvrait derrière lui le fit légèrement tressaillir. Il se retourna vivement, et reconnut immédiatement mademoiselle de la Fresnaye, bien que, naturellement, elle ne portât pas l'habit de cheval sous lequel il s'était accoutumé à se la représenter, et sous lequel aussi il l'avait aperçue la veille pour la première fois.

Elle était dans tout l'éclat d'une beauté très régulière et très froide, mais extrêmement frappante. Sa taille était élevée, et, bien qu'elle ne manquât pas de grâce, elle avait plus de majesté que de souplesse; son visage était ovale, son teint avait ce genre de fraîcheur qui tient en partie à une santé robuste, et qui peut, jusqu'à un certain point, subir l'épreuve des années; elle avait des yeux bruns, clairs et pénétrants, bordés d'une frange de cils très longs et presque noirs; ses sourcils étaient un peu épais, sa bouche légèrement hautaine, et ses cheveux, d'une nuance brun clair, étaient relevés en nattes énormes qui lui formaient une sorte de couronne et dégageaient un cou admirablement modelé.

Elle portait une robe noire, très longue, et un collier de jais retombait en triple rang sur son corsage. Cette toilette de deuil seyait admirablement à son genre de beauté, et Yves pensa qu'il n'avait jamais vu de femme traverser un salon avec plus d'aisance tranquille et de dignité instinctive.

Elle lui tendit une très belle main, qui ne portait d'autre bijou qu'une bague armoriée servant de cachet.

« Je m'attendais un peu à votre visite, mon cousin, dit-elle, lui désignant un siège et s'asseyant elle-même sur un petit fauteuil bas. Ma vieille amie, madame de la Hugonnière, qui est, je crois, en correspondance suivie avec madame votre mère, m'a écrit dernièrement que vous connaissiez beaucoup notre nouveau recteur, et que vous ne manquerez pas de lui faire une visite dans le courant de l'été.

— J'étais, en effet, très impatient de revoir mon vieil ami de collège, et j'ai été doublement heureux

d'apprendre que, son petit presbytère étant voisin des Fresnes, j'aurais ainsi l'honneur...

— De rendre vos devoirs à la branche aînée de votre maison, dit-elle en souriant. Je regrette seulement de ne pas faire aussi la connaissance de votre mère... J'espère que Portzbihan vous plaira beaucoup, et que vous en ferez à madame de la Fresnaye une description assez tentante pour la décider à accepter l'hospitalité des Fresnes... N'est-il pas singulier que, portant le même nom, et avec l'extrême facilité des voyages à notre époque, nous ne nous soyons jamais rencontrés ?

— Mes parents ont mené la vie nomade des militaires...

— Et mon père, à moi, était un sauvage, un misanthrope... Je n'ai vu un petit coin du monde que grâce à quelques amis auxquels il me confiait de temps à autre.

— Et ce petit coin vous a-t-il fait éprouver le désir d'en connaître davantage ?

— Non, moi aussi je suis sauvage, et je ne comprends la vie qu'à la campagne, avec quelques voyages comme intermèdes.

— Les Fresnes semblent un séjour très capable de charmer... J'ai déjà eu, d'ailleurs, l'occasion d'apprécier un des attraits que vous offre la campagne : je sais que vous êtes une écuyère consommée. »

Clémentine eut l'air étonné, puis elle sourit :

« Est-ce donc vous que nous avons croisé hier à l'entrée de l'avenue?... Je ne vous demande pas si vous aimez le cheval : je sais que vous étiez officier de chasseurs... J'ai quelques bons chevaux de selle ; j'espère que vous voudrez bien en monter un pendant votre villégiature. »

Comme Yves la remerciait avec une expression de plaisir sincère, elle ajouta en souriant :

« J'aurais voulu vous offrir autre chose, un gîte dans cette demeure que nos ancêtres communs ont possédée ; mais je ne suis pas encore assez vieille pour rompre en visière avec nos préjugés modernes, et je dois me contenter de vous dire que votre couvert, du moins, sera mis aux Fresnes aussi souvent que vous le désirerez. »

Yves pensa qu'il était impossible d'être plus franche d'allures, et plus éloignée à la fois de l'audace qui messied à une femme, et de la réserve parfois outrée qui l'impâtientait chez certaines jeunes filles. Les manières de mademoiselle de la Fresnaye lui rappelaient plutôt celles des étrangères, et il se dit qu'il aurait un plaisir réel à causer avec une personne évidemment intelligente, qui se posait très carrément en maîtresse de maison, et aussi en femme ayant dépassé la première jeunesse.

Elle était froide, mais Yves pouvait s'apercevoir qu'elle faisait pour lui des frais qui, sans témoigner trop d'empressement, exprimaient le désir de nouer de bonnes relations d'amitié ; elle disait : de *parenté*, bien que, malgré sa connaissance évidemment approfondie de leur arbre généalogique, elle eût quelque peine à déterminer le degré du lien qui les unissait.

« Mais nous portons le même nom, conclut-elle en souriant, et cela suffit largement, dans notre pays, pour que nous nous traitions en cousins, et pour que j'appelle votre mère ma tante, si elle veut bien me

permettre de lui donner ce titre, quand j'aurai le plaisir de la recevoir... »

Elle fut interrompue par un coup léger frappé à la porte. Un domestique entra et lui parla à voix basse. Elle se leva aussitôt.

« C'est mon grand-père qui me demande, dit-elle. Voulez-vous me permettre d'aller voir ce qu'il désire ? »

— Je serais désolé de vous retenir loin de lui... Je suis pour quelque temps à Portzbihan, et je ..

— Oh ! vous n'allez pas partir sitôt, vous *luncherez* avec nous... Je crois qu'il y a des journaux sur cette table, et je reviens tout de suite... »

Mais Yves ne s'approcha pas de la table sur laquelle, en effet, étaient déposés plusieurs journaux et des revues. Les yeux attachés sur la porte qui venait de se refermer, il cherchait à se rendre compte de l'impression que Clémentine avait produite sur lui.

Cette impression était complexe et très difficile à définir. Il la trouvait incontestablement belle ; ses manières avaient une dignité et une aisance pleines de distinction, et elle lui avait témoigné une amabilité extrême. Cependant il éprouvait je ne sais quel désappointement ; — peut-être regrettait-il à son insu cette timidité dont elle s'était tout naturellement dé faite dans la position indépendante et toute particulière qui était la sienne ; — peut-être, en songeant à cette vie à deux, qui doit se composer de beaucoup d'indulgence et de concessions, redoutait-il de se heurter à une volonté très résolue, à des goûts très formés, à des idées très arrêtées. Sans être romanesque, il souhaitait rencontrer chez sa femme une nature affectueuse, et Clémentine lui semblait terriblement froide.

Ses réflexions ou ses rêveries furent interrompues par le retour du domestique.

« Mademoiselle demande si M. le vicomte veut bien monter... Monsieur ne veut pas la laisser s'éloigner, et il aime beaucoup les visites. »

Yves suivit le domestique dans l'escalier de pierre.

« C'est du grand-père de mademoiselle de la Fresnaye que vous voulez parler ? »

— Oui, monsieur le vicomte... Il est un peu... »

Ici le valet de chambre hésita, et, faute de mots qui lui parussent convenables, il acheva sa phrase en se touchant le front d'un air mystérieux.

« Est-il très âgé ? »

— Non, mais il a eu des attaques qui l'ont laissé à demi paralysé. Mademoiselle ne le quitte guère, il l'aime tant ! Et les vieillards sont souvent égoïstes, surtout quand .. »

Le même geste compléta encore cette fois la phrase. D'ailleurs on était arrivé au premier étage. Le valet de chambre ouvrit une porte, et, soulevant une portière, s'effaça pour laisser passer le visiteur.

Cette fois, Yves se trouvait introduit dans un petit salon dont l'unique fenêtre avait vue sur le parc, dominant des massifs pleins de fraîcheur, des pelouses de velours, et surtout des groupes d'arbres admirables, dont un grand nombre étaient plus vieux que le château.

Ce salon était très singulièrement meublé, vu la richesse et le goût qui semblaient présider à l'ameublement des Fresnes. Les tentures étaient en soie fanée d'un vert pâle, et les sièges, du style disgracieux du

premier Empire, étaient recouverts de velours d'Utrecht rouge assez usé. Un secrétaire et un guéridon en acajou rehaussé de filets de cuivre, toujours du même style Empire, complétaient cet ameublement. Toutefois, si l'esprit concevait au premier moment une sorte de soupçon injurieux pour la jeune fille qui avait attribué à son aïeul une chambre ainsi arrangée, cette pensée s'évanouissait en face du confort et de l'agrément qu'on avait réunis par tous les moyens autour de ce vieillard infirme, à l'intelligence affaiblie. Un fauteuil mécanique du système le plus nouveau et le plus ingénieux lui permettait de se mouvoir dans la chambre; un bouquet de fleurs choisies pour leur odeur à la fois suave et légère, des livres, des gravures, des cartes, un jeu de dames étaient amoncelés sur les tables; des bonbons exquis, placés dans une coupe à sa portée, disaient qu'une affection attentive prenait soin de satisfaire non seulement des goûts devenus puérils, mais jusqu'aux petites faiblesses que certains vieillards ont en commun avec l'enfance.

En voyant sur les murailles deux portraits, celui d'une femme à l'air doux et insignifiant, habillée à l'ancienne mode, avec une robe à taille courte, des manches à gigot, une écharpe de cachemire et un chignon sur le sommet de la tête, et celui d'un enfant vêtu de blanc et portant une corbeille de fleurs, Yves comprit, sans qu'on eût besoin de lui dire, que ce pauvre vieux tenait encore à ses souvenirs par un fil à demi usé de sa mémoire, et qu'on avait rassemblé en ce lieu les meubles familiers avec lesquels il avait vécu, et les images de celles qui l'avaient précédé dans la tombe.

« Grand-père, dit Clémentine, se penchant vers lui et désignant Yves, voici mon cousin, M. de la Fresnaye, qui vient vous faire une visite. »

Yves vit un très petit vieillard, maigre, ridé, dont les yeux, encore brillants malgré leur expression un peu vague, avaient une mobilité extraordinaire. Il était à l'avance disposé à lui témoigner ce respect mêlé de compassion qu'inspire la vieillesse frappée par la maladie. A son grand étonnement, il fut saisi d'une sorte de répulsion, et ne put s'empêcher de trouver que cette figure, assez fine, bien que dépourvue de distinction, avait, en laissant échapper l'intelligence, retenu je ne sais quelle expression rusée, d'autant plus désagréable à voir. Un instant après, il se reprocha très vivement ce sentiment d'antipathie, que rien ne justifiait, pensait-il. N'était-il pas absurde, coupable, même, de rendre ce pauvre être responsable des reflets inconscients qui pouvaient passer sur sa physionomie?

« Je suis très honoré de faire votre connaissance, monsieur, dit le vieillard avec un effort évident pour rassembler ses idées, et d'une voix qu'Yves se fâcha de trouver fausse; très honoré!... Clémentine, avions-nous déjà vu Monsieur aux Fresnes? »

— Non, mon père... Il connaît beaucoup notre nouveau recteur, et est venu à Portzbihan pour le voir.

— Ah! le curé, la robe noire!... Un fainéant, celui-là!... Il y a trop de prêtres, ma fille... On devrait leur faire porter un fusil, ou les mettre derrière les grillages d'une maison de commerce...

— Allons, grand-père, dit-elle vivement, mais avec douceur, ne parlons pas de cela.. Vous m'avez pro-

mis d'être aimable pour le recteur, et vous savez bien qu'il a fait avec vous une partie de dames...

— Oh! oui, je l'ai gagné... je joue encore fort bien, Clémentine... C'est un brave homme, mais je n'aime pas sa robe noire...

Il se tut un instant et promena son regard vague sur sa petite-fille.

« Toi aussi, Clémentine, tu es bien souvent en noir; de qui donc portes-tu le deuil? »

— Vous savez bien que c'est de mon père, dit-elle gravement, avec la même douceur. Mais vous devez tâcher de reposer un peu... Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre? Le temps est très doux, il y a un nid derrière la persienne, et vous verrez voler les hirondelles que vous aimez tant. »

Une sorte de sourire distrait erra sur les lèvres du vieillard, et, se tournant vers la fenêtre, il resta silencieux.

Clémentine leva sur Yves, qui était un peu embarrassé, un regard mêlé de tristesse et d'une sorte de résolution.

« Je ne conduis pas tout le monde ici, dit-elle d'un ton un peu singulier. Mais grand-père aime les visites, et je lui amène ceux de mes hôtes qui veulent bien le distraire un moment... D'ailleurs je vis trop de sa vie pour qu'on puisse me voir souvent sans le voir aussi... Si, comme je l'espère, vous devez venir aux Fresnes, sur le pied d'intimité qui, en ce pays, accompagne tout lien de famille, même éloigné, il faut bien que vous sachiez que mon pauvre grand-père, qui a été un des armateurs les plus intelligents, les plus habiles (elle prononça ce mot : *armateurs*, avec un peu d'effort, comme s'il coûtait à ses préjugés aristocratiques), a subi aujourd'hui une cruelle épreuve... »

Elle regardait Yves bien en face, et il comprenait parfaitement ce qu'elle insinuait avec son tact féminin sans compromettre ni lui ni elle. C'était comme si elle eût dit : Je veux bien faire plus ample connaissance avec vous, et vos projets, que je devine, ne sont pas impossibles à réaliser; mais le jour où je viendrais à me marier, il faut bien qu'on le sache, mon mari devrait supporter en partie le fardeau que j'ai assumé. Tant que mon grand-père vivra, il habitera sous mon toit et aura droit à ma sollicitude.

« Je suis très heureux et très fier que vous me traitiez dès l'abord en cousin et en ami, dit Yves en souriant, et j'espère que votre aïeul me permettra de le distraire à mon tour... Je me laisserai très volontiers battre aux dames ou à l'écarté. »

Un sourire de Clémentine fut le prix de sa bonne grâce, puis la jeune fille reprit en baissant la voix :

« Grand-père a parfois les idées très nettes, beaucoup plus nettes qu'aujourd'hui... Il y a des jours où l'on ne se douterait pas que sa mémoire est affaiblie... Et... ne vous offusquez pas de ce qu'il a dit au sujet de votre ami, ajouta-t-elle en rougissant légèrement. Il a été élevé sans religion, comme beaucoup d'hommes de son temps, et a puisé l'horreur du prêtre dans les œuvres de Voltaire, qui ont été le code de cette génération-là... Mais il est moins éloigné de la religion qu'autrefois, et j'espère... oui, j'espère, dit-elle, joignant les mains avec un mouvement passionné bien rare chez elle, qu'avant qu'il me quitte, une lumière brillera au milieu des ténèbres de sa pauvre intelli-

gence pour lui montrer le port... Il a toujours été très charitable... »

Et elle leva sur Yves un regard un peu humide qui semblait demander une parole d'espérance.

« Je crois que votre dévouement obtiendra ce que vous demandez à Dieu, » répondit-il gravement.

Il était surpris et singulièrement ému de voir le changement subit qui s'était opéré en elle dans cette chambre, et de l'expression de tendresse et de douceur qui pouvait animer cette physionomie hautaine et froide.

Le vieillard se retourna à ce moment.

« J'ai faim, Clémentine, dit-il d'un ton demi-impérieux, demi-suppliant. Et je voudrais qu'Hervé vint faire ma partie.

— Vous voulez bien que je vous quitte pour aller goûter ?

— Oui, si Hervé m'apporte tout de suite mon bouillon et mes fraises. »

Clémentine posa le doigt sur un timbre et donna un ordre au domestique qui se présenta. Puis, ayant doucement appuyé ses lèvres sur le front de son grand-père, qui saluait Yves à plusieurs reprises, elle fit signe au jeune homme de la suivre dans la pièce voisine.

Comme elle soulevait la portière, une voix de femme s'écria d'un ton de plaisanterie :

« Vraiment, Clémentine, vous laissez vos hôtes mourir d'inanition ! Il y a un quart d'heure que je vous attends... Votre visiteur est-il parti ?

— Non, je vous l'amène, dit Clémentine en riant ; je l'ai invité à dîner avec nous. »

Yves, introduit dans une grande pièce qui servait de bibliothèque et au milieu de laquelle un lunch était servi sur une table de chêne, se trouva en face de l'amazone qu'il avait entrevue la veille, et dont le visage lui avait paru familier. Maintenant qu'il la revoyait en robe de ville, il la reconnaissait parfaitement : c'était madame de Chaubelles, veuve d'un banquier bien

connu. L'hiver précédent, elle avait arboré les couleurs du demi-deuil et fait sa réapparition dans le monde ; elle ne dansait pas encore, mais Yves, qui lui avait été présenté par un ami commun, avait causé maintes fois avec elle.

« Il y a d'étranges rencontres, dit-elle, lui tendant la main en riant. Je ne m'étais jamais avisée que vous fussiez parent de mon amie Clémentine, que j'avais d'ailleurs perdue de vue depuis bien des années. C'est hier, en vous reconnaissant dans le chemin, que je lui ai parlé de vous et que j'ai appris que vous avez eu un ancêtre commun, il y a cent ou cent cinquante ans... Vous ne connaissiez pas ce pays ? »

Ses yeux, pétillants de gaieté, disaient clairement à Yves qu'elle avait pénétré le motif de sa visite aux Fresnes. Il se sentit embarrassé ; mais Clémentine, dont le regard avait eu un éclair de mécontentement, garda toute sa présence d'esprit.

« Je crois, dit-elle tranquillement que je n'aurais pas fait de sitôt la connaissance de M. de la Fresnaye sans le singulier hasard qui a amené à Portzbihan un de ses amis d'enfance.

— Oh ! cette année, tout le monde, dans mon entourage, va voir des amis d'enfance ! s'écria madame de Chaubelles. Moi, d'abord ! Car j'ai été élevée avec Clémentine, et je lui sacrifie, de bien grand cœur, du reste, un voyage en Hollande et une saison à Vichy... Clémentine, ma chère, si nous demandions à M. de la Fresnaye de découper cette brioche?... Vous ne savez pas encore, monsieur, de quelle ressource est le lunch à la campagne. L'air de la mer me rendra obèse à force de me donner de l'appétit... N'allez pas dire à Paris, au moins, que l'on fait ici quatre repas ! Il y aurait de quoi me faire reléguer parmi les douairières !

— Ce qui serait aussi injuste que fâcheux », répliqua Yves en riant.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

MOTS HOMOPHONES

En moi l'on peut voir deux cités,
Dont l'une a du renom, grâce à ses confitures ;
— Entre tous les héros, même les plus vantés,
Je brille par mes faits et mes franches allures.
— Puis, je suis un poisson estimé, — puis un jeu.

— Étant de fer, je suis inflexible, et le feu
Peut seul assouplir ma nature :
C'est ainsi que la charité,
Par sa flamme puissante et pure,
Des plus farouches cœurs vaincra la dureté.

Les Patrons suivants seront donnés en Mars :

- Le 3 Mars. — Pardessus soutaché demi-saison.
- Le 10 Mars. — Deux Patrons découpés : Mantelet-visite à panier. — Veste ajustée pour jeune fille.
- Le 17 Mars. — Robe de première communiant. — Robe d'enfant. — Corsage de toilette d'intérieur. — Corsage décolleté en carré.
- Le 24 Mars. — Polonoise drapée en panier.
- Le 31 Mars. — Supplément, gravure de chapeaux coloriée.

A ce Numéro sont joints la gravure coloriée 4404, et le patron découpé d'une Robe de nuit figurine page 72.

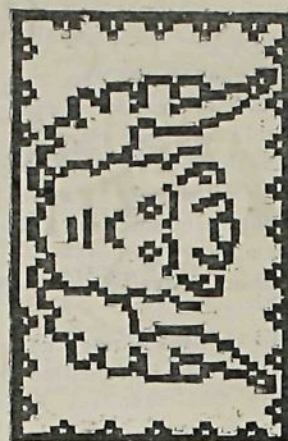


Rinceau à broder au point de côté, pour ouvrage de fantaisie.

Robe de nuit en flanelle bleu pâle ou en percale à fleurettes.—La robe est seulement cintrée sous le bras et un peu à la seule couture du milieu du dos. La largeur de l'encolure est diminuée



Robe de nuit (patron découpé).



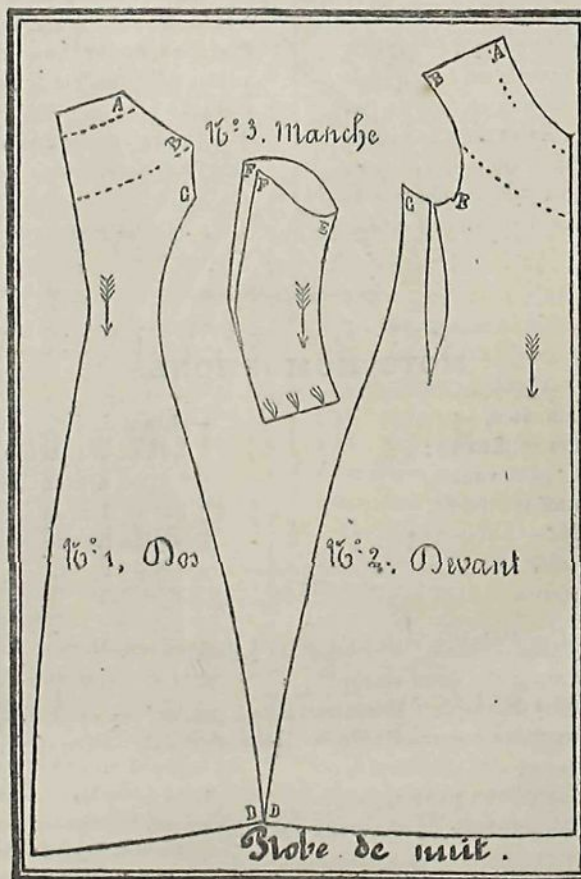
Fantaisie au point de croix, pour pelote et dessous de lampe.

par des fronces, entre lesquelles passe un ruban qui resserre et maintient la largeur; un second ruban passe à quelques centimètres de l'encolure, qui reçoit un ruché; ces rubans se nouent devant; à la taille, même ruban formant coulisse.

Explication du patron découpé.

1. Dos.
2. Devant.
3. Manche, dessus et dessous.

Cette robe de nuit se fait en nanzouck ou en fine percale à pois, ou en surah de teinte claire. Le dos est à peine cintré à la couture du milieu. Le réunir au devant à la couture de côté, faire celle du dessus de l'épaule. Faire la pince du dessous du bras, pince marquée à la roulette sur le patron n° 2, devant, et qui meurt dans la jupe. La robe de nuit assemblée, poser à l'envers, sur les deux lignes à la roulette,



Détail tracé du patron découpé.

faites à l'encolure, soit un lacet de coton, soit un biais d'étoffe que l'on monte, des deux côtés, par un point devant, et passer une coulisse que l'on serre pour former le bouillonné de l'encolure et des épaules. On montera la manche avec un passepoil afin de maintenir les fronces du dessus de l'épaule. Froncer le bas de la manche soit par une coulisse, soit en le fixant sur un biais. Au bas de la robe, monter une dentelle-torchon un peu badinée; une autre court en spirale de l'encolure jusqu'au bas. Une ruche à l'encolure, une dentelle à la manche. Des nœuds en ruban de satin sont étagés jusqu'à la taille.